Les aventures ordinaires et extraordinaires d'un gouverneur français dans la Russie du xviii^e siècle

Alexandre tchoudinov

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/monderusse/9031>

DOI : 10.4000/monderusse.9031

ISSN : 1777-5388

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 2 décembre 2007

Pagination : 585-610

ISBN : 978-2-7132-2148-4

ISSN : 1252-6576

Référence électronique

Alexandre tchoudinov, « Les aventures ordinaires et extraordinaires d'un gouverneur français dans la Russie du xviii^e siècle », *Cahiers du monde russe* [En ligne], 48/4 | 2007, mis en ligne le 01 janvier 2007, consulté le 03 septembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/monderusse/9031> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/monderusse.9031>

Cet article est disponible en ligne à l'adresse :

http://www.cairn.info/article.php?ID_REVUE=CMR&ID_NUMPUBLIE=CMR_048&ID_ARTICLE=CMR_048_0585

Les aventures ordinaires et extraordinaires d'un gouverneur français dans la Russie du xviii^e siècle

par Alexandre TCHOUDINOV

| Editions de l'EHESS | *Cahiers du monde russe*

2007/4 - n° 48

ISSN 1252-6576 | ISBN 9782713221484 | pages 585 à 610

Pour citer cet article :

—tchoudinov A., Les aventures ordinaires et extraordinaires d'un gouverneur français dans la Russie du xviii^e siècle, *Cahiers du monde russe* 2007/ 4, n° 48, p. 585-610.

Distribution électronique Cairn pour les Editions de l'EHESS.

© Editions de l'EHESS. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

ALEXANDRE TCHOUDINOV

LES AVENTURES ORDINAIRES ET EXTRAORDINAIRES D'UN GOUVERNEUR FRANÇAIS DANS LA RUSSIE DU XVIII^e SIÈCLE*

*Un abbé français, pauvre diable,
L'instruisit en l'amusant
Et sans fatigue pour l'enfant
Il avait la morale aimable
Et le menait pour sa santé
Promener au Jardin d'Été*

A.S. Pouchkine, *Eugène Onéguine*¹

« Lorsque je vous ai quitté, mon cher Maître, je ne m'attendais pas à mener la vie que je fais aujourd'hui. Figurez-vous que M. le comte Alexis a invité un *goste*² qu'il traite de son mieux, et auquel il laisse la plus grande liberté de faire ce qui lui plait ; telle est ma position chez lui »³.

« Vivre en Russie, chez des étrangers, occupé d'un enfant qui n'est pas le mien, sans considération exposé aux sottises des valets, au caprice du maître, n'ayant pour toute espérance qu'une pension incertaine et humiliante... Vous jugerez bien, mon cher ami, qu'il faudroit être fou pour rester dans ce pays-ci... » (l. 40r°/v°, 41v°).

* Cette étude a bénéficié du soutien de la Fondation de la Maison des sciences de l'homme et de la Fondation d'État Russe des sciences humaines (RGNF, Rossijskij gumanitarnyj naučnyj fond, grant n° 08-01-94951 a/el). Son titre n'est pas sans rappeler celui d'un roman d'I. Ehrenbourg, un grand ami de la France, « Les aventures extraordinaires de Julio Jurenito et ses disciples » (note de la traductrice).

1. Traduction reprise de Alexandre Pouchkine, *Œuvres poétiques*, Lausanne : Éditions L'Âge d'Homme, 1981, t. 2, p. 113.

2. *Goste* (*gost*) : mot russe à rapprocher du français hôte, ici au sens d'invité.

3. GARF (Gosudarstvennyj arhiv rossijskoj federacii : Archives d'État de la Fédération de Russie), f. 728, op. 1, d. 274, l. 5. Les références au fonds seront désormais données entre parenthèses à côté des citations. On a respecté l'orthographe de James.

Ces extraits de lettres, d'un ton si contrasté, sortent de la plume de la même personne, mais trois années les séparent. Trois années passées dans la Russie de Catherine II par un Français venu là, comme beaucoup de ses compatriotes, pour éduquer les enfants de la noblesse russe. Que s'est-il passé durant ces trois ans pour que s'opère un changement aussi radical dans l'humeur ? Et plus généralement que savons-nous de la vie de ces maîtres étrangers venus s'installer en Russie à cette époque ? Nous avons appris à connaître sur les bancs de l'école des personnages aussi grotesques que le Vral'man de Fonvizin ou le Beaupré de Puškin. Le premier, le maître allemand de Mitrofanuška Prostakov, l'adolescent le plus célèbre de la littérature russe, avait auparavant été employé comme cocher, mais ayant perdu sa place et ne trouvant rien d'autre, il se vit contraint d'occuper l'emploi le plus accessible à un étranger : « Che ne suis ni le bremier ni le ternier. Che suis resté à Moscou trois mois sans emploi, personne ne cherchait de cocher. Il ne me restait plus qu'à mourir de faim ou faire le professeur... »⁴ Quant à Beaupré, « il avait été coiffeur dans sa patrie, soldat en Prusse, puis était venu en Russie 'pour être outchitel', sans bien comprendre le sens de ce mot »⁵.

D'autres auteurs du XVIII^e et du début du XIX^e siècles ont donné un portrait tout aussi caricatural des gouverneurs étrangers. Ainsi Ivan A. Krylov a publié dans *Le Courrier des Esprits* le dialogue qui suit, entre la propriétaire d'un magasin de modes, Française depuis longtemps établie en Russie, et son frère, un criminel en cavale tout juste arrivé dans le pays :

- Ah, si je pouvais ne pas mourir de faim ici... mais que pourrais-je bien faire ? Je ne connais aucun métier qui puisse me nourrir !
- Ne t'en fais pas pour ça, mon cher frère ! — l'interrompt sa complaisante sœur, je te trouverai une bonne place : fais-toi gouverneur, voilà la fonction qui a permis à nombre de tes semblables de gagner leur pain jusqu'à la fin de leurs jours.
- Comment, fit le Français, moi gouverneur... ma sœur, mais tu sais bien que je suis parfaitement incapable non seulement d'enseigner la morale et les sciences, mais tout simplement de lire un livre en français.
- Vétille que tout cela, mon bon ami ! — s'exclama la Française, aucune importance, il suffit que tu sois français pour te faire respecter des personnes qui ont de l'instruction. [...] Rappelle-toi seulement mes recommandations : fais l'important, montre du dégoût pour tout ce que tu verras dans la maison qui ne sera pas dans le goût français, et punis les enfants sans faiblir jamais s'ils ne montrent pas d'inclination pour nos modes et nos toilettes, que tu appelleras décence. La règle que tu dois suivre absolument consiste à leur apprendre à baragouiner quelques mots en français et à saluer à la française : et dès que tu auras obtenu cela à la perfection, les parents penseront qu'ils ont bien de la chance ; tu seras tenu pour un homme sage et ils promèneront leurs enfants à travers toute la ville pour les exhiber.⁶

4. Denis I. Fonvizin, *Nedorosl'* [Le Mineur], in *Komedii*, L., 1976, p. 137.

5. Aleksandr S. Puškin, *Kapitanskaja dočka* [La fille du capitaine] in *Polnoe sobranie sočinenij* v 10-ti tomah [Œuvres complètes en 10 volumes], M., 1957, t. 6, p. 251.

6. Ivan A. Krylov, *Počta duhov, ili Učenaja, npravstvennaja i kritičeskaja perepiska arabskogo filosa Malikul'mul'ka s vodžanyimi, vozdušnymi i podzemnymi duhami* [Le courrier des esprits, ou La correspondance scientifique, éthique et critique échangée entre le philosophe

Les exemples de ce genre abondent dans les œuvres des écrivains russes de ce temps. Il n'est pas bien difficile d'en comprendre la raison : ils voyaient dans l'admiration béate de tout ce qui était étranger, et surtout dans la gallomanie qui avait gagné la haute société depuis le milieu du XVIII^e siècle, une menace directe pour la langue russe et la culture nationale⁷. Cela signifie-t-il pour autant que la présence des maîtres étrangers dans la Russie du XVIII^e siècle trouvait sa seule expression dans la représentation satirique répandue dans la littérature, d'un Français ou d'un Allemand quasiment illettré, ancien cocher, coiffeur ou soldat, voire criminel en cavale ?

Même au début du XIX^e siècle, sans parler du XVIII^e, les nobles, qui ne souhaitent guère envoyer leurs enfants dans un établissement d'enseignement fondé par l'État⁸, préféraient leur donner une éducation à domicile. Aussi la mission de donner une culture à l'élite de la noblesse a-t-elle reposé pour l'essentiel sur les épaules des précepteurs, étrangers pour la plupart. Et si, comme notre littérature le suggère, seuls des Vral'man ou des Beaupré avaient enseigné dans les demeures aristocratiques, le niveau culturel de la noblesse dans son ensemble s'en serait forcément ressenti⁹. Une telle hypothèse n'est pas en accord avec des faits avérés qui témoignent de l'essor de la culture nationale russe à cette époque, culture déterminée, dans ses manifestations majeures, par les exigences spirituelles de la noblesse.

C'est en vain que nous chercherions dans la littérature scientifique une explication à ce paradoxe. La problématique du maître étranger y est tout juste effleurée et reste jusqu'à présent *terra incognita*¹⁰. Cela tient en partie à la difficulté d'accéder aux sources indispensables à son traitement. Les étrangers venus s'engager comme maîtres appartenaient, en règle générale, aux « petites gens » dont les archives personnelles ont rarement survécu à leurs propriétaires. Et si, malgré tout, elles l'ont fait, ne serait-ce qu'à l'état de fragments, on ne le doit qu'au hasard. Encore faudrait-il aussi un heureux hasard pour qu'un historien tombe sur ces vestiges disparates du passé.

Ma participation au projet international de publication des écrits de Gilbert Romme (1750-1795), acteur bien connu de la Révolution française, m'a amené à découvrir parmi les matériaux conservés aux Archives d'État de la Fédération de

arabe Malikulmulk et les esprits des eaux, des airs et de la terre] in I.A. Krylov, *Sočinenija* [Œuvres], M., 1968, t. 1, p. 251.

7. Pour plus de détails, voir I. Pavlenko, « Vospitanie i obrazovanie v carstvovanii Ekateriny II » [Éducation et instruction sous le règne de Catherine II], in *Russkaja škola*, n° 10, 1911, p. 110-126.

8. Voir Pavel N. Miljukov, *Očerki russkoj kul'tury* [Essais sur la culture russe], SPb., 1899, t. 2, p. 293 et 303.

9. Cf. Pavlenko : « Toute famille noble qui ne disposait pas d'un gouverneur ou d'une gouvernante venus de France, se souvenait un contemporain, se jugeait bien malchanceuse », in *op. cit.*, p. 119.

10. Pour plus de détails, voir Aleksandr V. Čudinov « Francuzskie guverny v Rossii konca XVIII v. : postanovka problemy » [A.V. Tchoudinov, Les gouverneurs français en Russie à la fin du XVIII^e siècle : élaboration d'une problématique], in *Evropejskoe Prosveščenie i razvitie civilizacii* [Les Lumières européennes et le développement de la civilisation], Saratov, 2001.

Russie, les lettres d'un certain James, gouverneur du fils d'Aleksej Kirillovič Razumovskij. Romme, on le sait, fut le gouverneur du jeune comte Stroganov pendant onze années, dont six passées en Russie (1779-1786). La plus grande partie de ce séjour se déroula à Saint-Pétersbourg qu'il ne quittait avec son élève que pendant les mois d'été, pour voyager à travers le pays. James, devenu gouverneur à Moscou sur la recommandation de Romme, entretenait avec son bienfaiteur une correspondance plus ou moins régulière durant toute la durée de son séjour en Russie (1781-1785). Le dossier d'archives concerné rassemble dix-huit lettres dans lesquelles on peut lire le récit détaillé des joies et des peines quotidiennes d'un gouverneur français, de ses succès et de ses échecs pédagogiques, de ses rapports avec ses employeurs, de sa sphère de relations. Les réponses de Romme ne nous sont pas parvenues. Néanmoins, même sans elles, les lettres de James constituent une matière fort riche pour une étude de micro-histoire qui, sans autoriser forcément de fécondes généralisations, permettra tout de même de verser une lumière supplémentaire sur cette page si peu étudiée de l'histoire de la culture russe : l'activité des maîtres étrangers dans les demeures nobles de Russie.

Le gouverneur

Nous ne savons que peu de choses du personnage central de cette étude. Marc de Vissac, l'historien français qui a procédé à l'inventaire systématique des archives personnelles de Romme¹¹ dans les années 1880, n'a pu rédiger à partir des lettres de James que cette brève notice : « M. James, natif de Metz, a obtenu grâce à la recommandation de Romme la place de précepteur auprès du fils du comte Alexis Razoumovski, frère de la comtesse Zagriajskaïa et beau-frère du comte Apraxine ».

À la différence de Vissac, à côté de la correspondance annoncée plus haut, nous disposons des données inscrites dans le contrat de mariage de James enregistré par le vice-consul de France à Moscou le 10 novembre 1784 : « Sieur Pierre Ignace Jaunez dit James, avocat au Parlement de Metz, fils majeur de feu Pierre Jaunez, entrepreneur des Bâtimens du Roi audit Metz, et la Dame Jeanne Hollard son épouse, ledit sieur James demeurant à Moscou chez son excellence M. le comte Razoumovski »¹². Par ailleurs on peut tirer des lettres mêmes de James un peu plus

11. Pour plus de détails, voir A.V. Čudinov « “Russkij princ” i francuz-“careubijca” (Istorija neobyčnogo sojuza v dokumentah, issledovanijah i hudožestvennoj literatury) » [A.V. Tchoudinov, Le “prince russe” et le “régicide” français (Histoire d'une conjonction inhabituelle au travers de documents, études et œuvres littéraires)] in *Istoričeskie etjudy o Francuzskoj revoljucii. Pamjati V.M. Dalina K 95-letiju so dnja roždenija*, [Études historiques sur la Révolution française, Hommage à V.M. Dalin pour ses 95 ans], M., 1998.

12. Archives du ministère des Affaires étrangères (MAE), Nantes. Actes de chancellerie du vice-consulat de Moscou (1782-1785). La plupart des renseignements concernant l'entourage de James m'ont été obligeamment fournis par V.S. Rjéoutski, auteur d'un dictionnaire en préparation intitulé *Les Français en Russie au XVIII^e siècle*. Qu'il trouve ici l'expression de ma profonde reconnaissance.

d'informations que ne l'a fait Vissac sur sa vie avant son séjour en Russie. Ces renseignements ne contredisent en rien les données du contrat, mais les complètent, voire les confirment au moins partiellement.

Ainsi il est effectivement indiqué dans la correspondance de James que sa famille vit à Metz. Après son mariage, c'est dans cette ville qu'il compte amener sa jeune femme pour qu'elle fasse ses premières couches dans sa famille avant de s'établir dans le Midi (l. 46 v°). Metz est donc bien sa patrie ou, en tout cas, le lieu où il a passé son enfance.

Ces lettres apportent également la preuve que James était issu d'une famille assez aisée. En 1782, il écrit que son père, apparemment toujours en vie, possède un « peu de patrimoine » qui lui rapporte et qu'après en avoir hérité, lui, James, pourrait voir ses vieux jours assurés (l. 18v°-19). Notons au passage que la possession d'une propriété foncière et le statut d'entrepreneur des Bâtiments du Roi n'entrent pas en contradiction. Dans la France de l'Ancien Régime, pratiquement toutes les catégories de la population, y compris la population urbaine, qui disposent d'un revenu de quelque importance, s'efforcent d'investir dans l'achat de terres car on y voit le placement le plus sûr et une source de revenu stable. Que ce revenu soit réellement substantiel dans le cas de la famille James, l'intention de notre héros de s'en satisfaire dans l'avenir en témoigne. C'est pourquoi, en se louant comme maître, il nourrit, comme nous le verrons plus tard, une totale indifférence aux conditions financières de son emploi.

Non seulement la profession d'« avocat au Parlement » mentionnée dans le contrat de mariage, mais l'ensemble des problèmes abordés dans ses lettres montrent que James a reçu une éducation d'une qualité fort honorable. La sphère de ses intérêts ne se limite manifestement pas à la jurisprudence, mais englobe pratiquement tout l'éventail des disciplines scientifiques de l'époque. James est assez à son aise en pédagogie, en histoire naturelle, en chimie et en astronomie et il commande tout ce qui se publie de nouveau en physique (l. 29-35v°).

Nous ne savons pas exactement dans quel établissement James a fait ses études ni s'il a exercé sa profession d'avocat après les avoir achevées, mais vers la fin des années 1770 il est à Paris, comme une multitude de jeunes provinciaux venus dans l'espoir de conquérir « la capitale du monde ». C'est probablement là qu'il fait la connaissance de Romme, qui y est installé depuis 1774. En tout cas, les nouvelles parisiennes occupent dans leur correspondance une place substantielle. De plus, James évoque leur connaissance commune, un certain Lerminat, « le seul qui soit devenu son ami avant » Romme (l. 19v°). Lerminat fait partie du cercle des amis parisiens de ce dernier et il figure dans son carnet d'adresses avec la mention « attaché au trésor public »¹³. L'amitié entre James et Romme a manifestement ses racines à Paris. Combien de temps a duré cette période parisienne pour James ? Impossible de le dire avec précision, mais sans doute a-t-elle été brève. James est encore jeune ; il n'a pas trente ans lorsqu'il part pour la Russie. Trois ans plus tard, en 1784, il écrira : « Dix ans font le tiers au moins à l'âge où nous sommes » (l. 43v°).

13. Museo del Risorgimento (MRM), carton 2, d. 38.

Ses débuts dans la vie, autant qu'on puisse les déduire des informations limitées dont nous disposons, apparaissent donc comme assez banals pour une personne de son état. Prenons Romme comme point de comparaison : ayant fait ses études chez les Oratoriens de Riom, il arrive à Paris à vingt-quatre ans pour y chercher fortune, ou plus exactement pour y trouver une place susceptible de lui procurer un revenu correct. Après cinq ans de recherches au cours desquelles il s'est essayé dans les sphères les plus variées, tentant d'abord d'obtenir une pratique médicale, puis une chaire de mathématiques, il finit par accepter la proposition financièrement avantageuse du comte Aleksandr Sergeevič Stroganov et devient le précepteur de son fils. À Saint-Petersbourg où il arrive avec les Stroganov à la fin de l'année 1779, il se forge bientôt la réputation d'un homme de réflexion et d'une grande érudition auprès des amis du comte. Bien des années plus tard, en 1835, la comtesse Zagražskaja qui était de leur nombre, confiera à Puškin : « J'habitais alors sur la Moïka, dans le palais voisin de celui du comte A.S. Stroganov. Romme — celui-là même qui a signé par la suite l'arrêt [la condamnation à mort de Louis XVI-A. Tch.] — logeait chez lui en qualité de précepteur. C'était un homme très intelligent, *c'était une forte tête, un grand raisonneur, il vous eût rendu claire l'Apocalypse*. Je le voyais tous les jours chez moi avec son élève »¹⁴. Ainsi quand le comte Aleksej Razumovskij décide de faire venir à Moscou un gouverneur français pour son fils Pierre¹⁵, c'est par l'intermédiaire de Madame Zagražskaja, sa sœur, que Romme lui recommande son ami : James soulignera plus d'une fois que c'est à elle qu'il doit son poste (l. 5v° et 37).

L'histoire semble se répéter, et le protégé de Romme, suivant son exemple, part pour la Russie pour, après quelques années de travail dans les rudes conditions d'un pays froid et, selon les normes françaises, peu civilisé, s'assurer une aisance matérielle jusqu'à la fin de ses jours. Pourtant le parallèle est trompeur : s'ils font le même choix, Romme et James agissent en vertu de motifs bien différents. Pour Romme, les conditions matérielles ont effectivement joué un rôle important dans sa décision d'entrer au service de Stroganov. Dans le contrat conclu entre le comte et le futur gouverneur quatre mois avant leur départ pour Pétersbourg, les conditions financières sont spécifiées dans le plus grand détail¹⁶. James, pour sa part, fait preuve d'une indifférence surprenante à l'égard de l'aspect financier de l'affaire. Non seulement il part pour Moscou sans le moindre accord financier préalable concernant son traitement, mais pendant plus d'un semestre il remplira ses obligations sans jamais parler d'argent. Finalement c'est Razumovskij qui soulève la question. Ayant reçu la veille un journal où, jour après jour, le gouverneur de son

14. Aleksandr S. Puškin, « Razgovory s N.K. Zagražskoj » [Conversations avec N.K. Zagražskaja] in *Poln. sobr. Sočinenij* [Œuvres complètes], t. 8, p. 116.

15. James a été engagé pour l'éducation du fils aîné du comte, qu'il nomme une seule fois, Petre, dans sa lettre du 31 janvier 1782, puis en mars 1782, il indique son âge : sept ans (l. 17) ; ce qui correspond aux données fournies par *Russkij biografičeskij slovar'* [Dictionnaire biographique russe], SPb., 1910, t. Pri-Rejs, p. 468.

16. Pour le texte du contrat, voir Gilbert Romme, *Correspondance*, Clermont-Ferrand : Presses universitaires Blaise-Pascal, 2006, vol. 1, t. 2, p. 525.

fils lui rend compte du déroulement de l'éducation, le comte envoie à James une lettre que ce dernier reproduira bientôt *in extenso* dans une longue épître à Romme :

Après vous avoir entretenu si longtemps de votre élève, je crois qu'il n'est pas hors de propos de vous parler un peu de vous-même. Jusqu'à présent il n'a jamais été question entre nous des conditions auxquelles vous vous êtes chargé de l'éducation de cet enfant. C'est encore un article sur lequel ma confiance en vous ne me permet point de vous faire aucune proposition. J'attends de votre [part], que vous me disiez sincèrement et sans aucune répugnance vos intentions. Parlez-moi comme vous parleriez à un ami que vous sauriez s'intéresser vivement à votre sort ; je ne ferai que souscrire à vos propositions. (avril 1782, l. 18v°)

La réponse de James apporte la preuve que sa modestie n'est en aucun cas affectée, ni dictée, comme cela arrive parfois, par le désir de faire monter les enchères. Lorsque Romme, pendant la Révolution, doit se séparer de son élève à la requête insistante des autorités russes¹⁷, il refuse ostensiblement la lettre de change de 10 000 livres que lui envoie Stroganov, mais lorsque la somme est multipliée par trois, il l'accepte¹⁸. La demande de son ami, en revanche, reste très modérée :

V. E. desire que je règle moi-même les conditions auxquelles je dois être attaché à son fils. J'avoue que c'est avec quelque répugnance que je m'entretiens avec elle sur ce sujet ; mais puisqu'il est dans l'ordre des choses que je reçoive d'elle, je lui parlerai avec toute la franchise dont je suis capable. Ce n'est ni par une vaine parade de sentimens, ni par orgueil, ni par philosophie, que j'ai renoncé à accumuler de l'argent pour être aisé dans mes vieux jours ; d'autres passions m'ont fait abandonner celle-là, et j'ai pris mon parti de vivre pauvre. Le peu de patrimoine que mon père me laisse me suffira dans ma vieillesse, ainsi je n'ai aucune inquiétude sur l'avenir. Quand à présent je ne cherche qu'à remplir mon objet, sans être à charge à ma famille, et en conservant le peu de bien que je réserve pour ma retraite. 400 r. sont plus que suffisants pour mon entretien et celui d'un domestique, si V. E. veut y ajouter 100 ou au plus 200 r. ce sera un superflu avec lequel je me procurerai quelque jouissance agréable ; mais je n'y suis pas attaché, et elle peut les supprimer sans craindre de me faire la moindre peine. (l. 18 v°-19)

La décision prise par Razumovskij est au-delà de toute attente :

D'après ce que vous me marquez, Monsieur, vous recevrez exactement les 500 r. de pension annuelle, dont nous convenons ensemble non seulement pendant le tems que durera l'éducation de mon fils ; mais dont je vous présente la continuation après qu'elle sera achevée [?] vie durant, dans quelque endroit que vous jugiez à propos de vous fixer. (l. 19)

17. Pour plus de détails, voir A.V. Čudinov, « Russkij jakobinec Pavel Stroganov : legenda i dejstvitel'nost' » [Tchoudinov, Paul Stroganov, un jacobin russe : légende et réalité], in *Novaja i novejšaja istorija*, n° 4, 2001.

18. Vissac, *op. cit.*, p. 136.

En outre, le comte prend entièrement à sa charge d'entretien du domestique du gouverneur.

Pourtant James ne se réjouit guère de ce bon tour que lui joue le destin ; il se montre plutôt accablé :

« Me voilà donc destiné à avoir 2000^{lt} de pension, se plaint-il à Romme, malgré tout ce que je fais depuis deux ans pour être pauvre ; il me semble en vérité que la fortune se rie de mes projets, et qu'elle ne veuille pas me donner la satisfaction d'exprimer mon courage contre l'adversité. La raison me force à profiter des avantages qui se présentent, mais j'ai un desir secret de lutter contre les peines, les fatigues ; la misère même. Les gens riches m'ont tant ennuié pendant 10 ans que j'ai pris en dégoût les richesses, et ceux qui les possèdent. J'aime la pauvreté et les gens pauvres, du moins ceux qui ont un peu d'esprit. Je trouve dans cette situation infiniment plus de jouissances que dans le luxe qui accompagne l'opulence. Adieu toutes les étiquettes et les manières que la distinction des rangs a établi, l'on est simple, sensible, actif, l'âme a des ressources, et l'on ne manque pas d'esprit. Pensez-y bien, mon cher ami, mon goût est rare, mais il n'est peut-être pas déraisonnable. Beaucoup de gens mettent de la philosophie dans les livres, pour moi je l'aime dans la pratique. (l. 19)

On le voit bien, ce n'est en rien une question d'intérêt matériel qui a conduit James en Russie. Qu'il insiste sur son désir de vivre dans la pauvreté le désigne comme un homme jouissant d'une certaine aisance, car pour celui qui est vraiment dans le besoin, la pauvreté ne peut être un objectif : c'est déjà une réalité. Il est évident que James a choisi la profession de gouverneur pour des raisons d'ordre idéologique. Sa philippique contre la richesse et son apologie de la pauvreté trahissent en lui l'adepte de Jean-Jacques Rousseau. Cela n'a rien d'étonnant, tous les amis de Romme le sont. Romme désigne sans détour la théorie rousseauiste de l'éducation comme l'une des sources principales de sa propre pédagogie¹⁹. Plus tard, pendant la Révolution, Romme et Lerminat iront en pèlerinage sur la tombe du « citoyen de Genève »²⁰. Dans sa correspondance avec James, qui en donne des extraits dans ses lettres à Romme, Lerminat traite de la doctrine de Rousseau en ayant toutes les raisons de penser qu'elle n'est pas sans intérêt pour son ami (l. 19v°). Ainsi, selon toute probabilité, ce qui pousse James à accepter la place de gouverneur qui lui est proposée, c'est avant tout le désir de mettre en pratique le système pédagogique le plus célèbre du siècle des Lumières et d'éduquer un homme nouveau, « naturel », en suivant les recommandations de son auteur. Cette hypothèse se confirme quand on voit James bâtir son projet éducatif en conformité avec les exigences de

19. « C'est dans la lecture de Tissot, de Rousseau, de Locke et dans les entretiens fréquents que j'ai eus à ce sujet avec un ami éclairé, que j'ai puisé les idées que je soumetts à votre examen », écrit Romme au comte Aleksandr Stroganov. — Nikolaj Mihajlovič, grand-duc de Russie, *Le comte Paul Stroganov*, P., 1905, p. 157-158. Le médecin suisse Samuel-Auguste Tissot et le comte russe Aleksandr Golovkin (« l'ami éclairé » de Romme) furent les auteurs d'ouvrages pédagogiques dans lesquels ils développaient et concrétisaient les idées de Rousseau. Voir Alessandro Galante Garrone, *Gilbert Romme. Histoire d'un révolutionnaire (1750-1795)*, P. : Flammarion, 1971, p. 38-39 sqq.

20. MRM, carton 1, d. 5.

Rousseau. Et lorsqu'il fait montre d'une différence appuyée pour la rétribution de son travail, notre héros s'efforce encore, à ce qu'il paraît, de ressembler à l'idéal rousseauiste du pédagogue :

On raisonne beaucoup sur les qualités d'un bon gouverneur. La première que j'en exigerois, et celle-là seule en suppose beaucoup d'autres — c'est de n'être point un homme à vendre. Il y a des métiers si nobles qu'on ne peut les faire pour de l'argent sans se montrer indigne de les faire : tel est celui de l'instituteur.²¹

À côté de motivations idéologiques, la résolution de James de quitter sa patrie est, de toute évidence, à mettre en relation avec la tragédie qu'il y a vécue peu avant son départ. Dans une lettre du 2 mai 1784, il partage avec Romme des souvenirs d'un passé récent : « Croyez que je ne suis pas neuf en femmes, une seule m'a attaché, elle le meritoit, jamais ma façon de penser n'a varié sur son compte ; depuis plus de 3 ans elle n'existe plus... (l. 41v°) ». Si l'on remonte à trois ans avant cette lettre, on se retrouve au premier semestre de 1781, c'est-à-dire à la période qui précède directement le départ de James pour la Russie.

Voici, à la lumière de ce qui vient d'être dit, comment m'apparaît notre héros. L'homme qui arrive à Paris est encore jeune, mais il a déjà vécu ; il a grandi au sein d'une famille relativement aisée de la bourgeoisie de province où il a reçu une assez bonne éducation. Évoluant dans un milieu proche des hommes de lettres et de sciences, il se pénètre des idées les plus modernes de son siècle, essentiellement des thèses de Rousseau. Nature sensible et vulnérable, il est profondément ébranlé par la perte de la femme aimée et, prêt à fuir son malheur à l'autre bout du monde, il accepte sans trop réfléchir la proposition qui lui est faite par son ami de devenir gouverneur en Russie. Il n'est pas exclu que la transformation de son nom de famille de Jaunez en James procède d'une volonté de tourner le dos à son passé. Ayant perdu l'espoir d'un bonheur privé, il décide de se mettre au service désintéressé d'une idée, avec l'intention de devenir le héros qui confirme par la pratique la justesse des idéaux rousseauistes.

Les employeurs de James

Le comte Aleksej Kirillovič Razumovskij, qui a fait venir James en Russie pour être le gouverneur de son fils, appartient à la plus haute aristocratie russe : fils aîné du général feld-maréchal Kirill Grigorevič Razumovskij, président de l'Académie des sciences et dernier hetman d'Ukraine, il est le neveu d'Aleksej Grigorevič, époux morganatique de l'impératrice Elisabeth. Il va de soi que James est conscient de l'abîme qui le sépare, lui, modeste roturier français, du descendant de l'une des familles aristocratiques les plus riches et les plus puissantes de Russie ; aussi l'accueil chaleureux, presque amical qu'il reçoit dans la maison de son employeur

21. Jean-Jacques Rousseau, *Emile ou de l'Éducation*, P. : Folio/Essais, 2005, p. 99.

l'impressionne-t-il d'autant plus. James écrit sa première lettre à Romme le 13 septembre 1781, depuis Gorenki, le domaine des Razumovskij situé dans les environs de Moscou où la famille du comte a l'habitude de passer la belle saison. Selon toute vraisemblance, le futur gouverneur est arrivé à Moscou venant de Saint-Pétersbourg car ce n'est que dans cette ville qu'il a pu faire la connaissance de N.K. Zagrzažskaja qui l'a recommandé à son frère. La mention d'une lettre qu'elle a écrite à James peu après son arrivée à Gorenki témoigne de la réalité de cette rencontre (l. 5v°). Il est également possible que James se soit rendu à Moscou avec Romme, qui accompagne alors A.S. Stroganov et son élève dans un voyage à Kazan et dans l'Oural en passant par Nijni Novgorod²². Dans ce cas James serait arrivé dans la vieille capitale russe le 20 juillet. Cette hypothèse est d'autant plus vraisemblable que, d'après la première lettre de James, il ne s'est passé que très peu de temps depuis sa séparation d'avec Romme.

La citation placée en tête de cet article exprime l'agréable surprise de James devant l'accueil qu'on lui a réservé dans la maison des Razumovskij. Redonnons-lui la parole :

Il n'est pas plus question de l'éducation de son fils, que si je ne devois jamais en être chargé. Ma conduite répond merveilleusement à cette idée ; il y a peu de jours où je ne prenne le plaisir de la chasse, je me promène dans la forêt, je joue au billard, en un mot je prends le plus de plaisir qu'il m'est possible, sans me craindre sur rien et sans faire aucune attention au jugement que l'on peut porter de mon caractère et de mes goûts. Ma conscience me tranquillise sur les fausses idées que l'on pourroit s'en former, je sens que je ne pourrais être longtemps dissipé ; d'ailleurs le goût que j'ai pour la nouvelle carrière que j'entreprends me répond suffisamment que tous les devoirs m'en seront agréables ; et du reste je suis trop peu soucieux des événements de la vie pour me contraindre dans les choses qui ne nuisent à personne. (l. 5)

Tout en s'interrogeant sur ce qui lui vaut un tel accueil, James suppose qu'il a fait la conquête du maître de maison et que ce dernier s'efforce à son tour de faire en sorte que le futur gouverneur se plaise chez lui.

Pour le moment, au tout début de son séjour dans la maison des Razumovskij, James se contente de jauger son employeur, et ses premières impressions sont favorables :

Je ne vis pas avec le comte dans une grande intimité, écrit-il à Romme, le plus souvent je ne le vois qu'au dîner, il me prête des livres, il paraît prendre plaisir de ma conversation, mais il est rare que j'ai de longs entretiens avec lui. Il paraît aimer à se promener seul, il est toujours seul chez lui, où je ne l'interromps guère, parce que je sais qu'il est fort occupé, il fait ses affaires lui-même et je crois encore celles de M. son père. Son goût pour les bâtiments, les jardins,

22. Pour la description par Romme de son voyage de Saint-Pétersbourg à Moscou, voir RGADA (Rossijskij gosudarstvennyj arhiv drevnih aktov : Archives russes d'État des actes anciens), f. 1278, op. 3, d. 19, l. 1-5 et le 3^e volume des *Écrits* de Romme à paraître aux Presses universitaires Blaise Pascal (Clermont-Ferrand).

l'œconomie rustique, prennent une partie de son tems et de sa fortune. Il n'est à son aise qu'avec peu de personnes, une sensibilité singulière et susceptible de s'effaroucher pour peu de chose le rend d'une liaison difficile ; nous sommes encore trop polis et trop genés ensemble pour être bons amis ; je suis cependant sur que cela finira ainsi, comme je le souhaite. (l. 5v°-6)

À cette époque, les élites en Europe s'intéressent aux sciences naturelles. Ainsi le comte Vergennes, ministre français des Affaires étrangères, utilise le courrier diplomatique pour faire venir de l'étranger toutes les nouveautés de librairie concernant la géographie, la botanique, l'histoire naturelle, ainsi que des graines de plantes rares destinées à enrichir sa collection personnelle. La Russie n'est pas en reste dans ce domaine : le comte Stroganov, qui ne plaint ni sa peine ni les moyens financiers, est perpétuellement à la recherche de nouvelles pièces pour son exceptionnel cabinet de minéralogie ; et pour ce faire, Romme, l'ami de James, lui apporte son concours avec empressement. Le comte Razumovskij ne reste pas non plus étranger à cet engouement, comme on a pu le voir, mais à vrai dire, il préfère la chimie aux autres sciences. James, à côté de ses obligations pédagogiques, aura donc à tenir le rôle d'assistant de laboratoire. Aussi, dans sa lettre du 5/16 janvier 1782, demande-t-il son aide à Romme :

M. le comte qui donne tous ses loisirs à l'étude de l'histoire naturelle et de la chimie, desire de repeter toutes les expériences qui ont été faites sur les differens airs ; mais nous n'avons rien pour cela, et il faut commencer par nous procurer les instrumens necessaires tant pour l'appareil à l'eau que celui au mercure. Nous ferons bien faire ici les caisses et tout ce qui en depend, mais pour les bocaux et tout ce qui est enseré, cela nous est impossible. Il m'a prié de m'adresser à vous et de vous engager de toutes mes forces, à vous charger de faire faire à la verrerie de Petersbourg tous ces ustensiles ; vous savez mieux que moi ceux qui sont necessaires pour faire ces experiences dans les deux appareils, nous n'avons rien, ainsi la liste de ce qu'il faut, est positivement celle de ce que M. le comte desire avoir. Les objets une fois commandés au Directeur de la verrerie et les prix convenus, nous vous enverrons de l'argent, et Madame de Sagrasky qui doit venir dans le mois prochain pourroit, si cela étoit fait, nous les apporter. M. le comte attend avec impatience votre reponse sur la possibilité de cet arrangement ; nous passons presque toutes les soirées ensemble, nous parlons souvent de vous, et je crois qu'en verité son cœur s'échauffe à côté du mien. (l. 10v°)

Des intérêts communs rapprochent le maître de maison et le gouverneur. La maladie de Razumovskij pendant la terrible épidémie de grippe de l'hiver 1782 y contribue fortement :

Je passe les soirées avec M. le comte qui est malade depuis quinze jours, note James dans sa lettre du 30 janvier. Un rhume qui a été suivi d'une fluxion dans l'oreille très douloureuse le retient depuis 3 semaines dans sa chambre, j'ai souffert pour lui dans cette occasion, car il n'aime pas à souffrir, joignez à cela que son épouse est malade ou prétend l'être, tous les domestiques sont allités, le chirurgien et moi sommes les seuls qui soyons sur pied, toutes les maisons de Moscou sont dans le cas de la nôtre. Sur 10 personnes, il y en a tout au plus une qui ne soit pas indisposée. (l. 13)

L'ironie qui affleure dans les propos de James concernant la femme du comte n'est pas due au hasard. S'il est vraiment au mieux avec le maître de maison, on ne peut en dire autant de ses rapports avec sa femme. Elle a pris le Français en grippe dès son arrivée sans que ce dernier y soit pour quelque chose. Dans sa première lettre, James décrit comme suit l'atmosphère qui règne chez les Razumovskij :

Le malheur de cette maison-ci c'est que les deux epoux ne vivent pas dans une grande cordialité, dans les commencemens j'ai vu deux ou 3 fois Mad^e la comtesse, elle paroissoit plutot me rechercher que me fuire, le malheur a voulu que pour la seule fois dans ma vie que j'ai diné avec elle, j'étois triste, mon silence lui a paru un acte d'hostilité, et aussitot elle m'a mis au nombre de ses ennemis, de ceux qu'elle pretend cabaler contr'elle, et qu'elle n'aime pas ; j'en juge du moins, parce que depuis ce moment-là lorsque je la rencontre, ce qui arrive bien rarement elle me tourne le dos. C'est au fond fort peu de chose pour moi puisque Mad^e la comtesse n'a pas plus d'autorité dans la maison que si elle n'y étoit pas ; et comme il est impossible dans son esprit d'être indifferant à sa querelle ; elle auroit fini tot ou tard par me mettre dans l'un des deux partis, et il y a apparence que ç'auroit été celui de son mari ; je m'en console donc très volontiers ; mais il est en verité triste de voir une dame qui a d'ailleurs de la bonté d'ame, se rendre malheureuse par ses chimeres ; cette mesintelligence produit aussi beaucoup de mauvais effets, Mad^e a ses femmes, ses gens qui tiennent à son parti, et qui n'ont d'autre occupation que d'espionner ce que l'on fait ce que l'on dit ailleurs. D'où il résulte un ton de tristesse qui m'a frappé en arrivant ici, mais auquel je suis présentement accoutumé. (l. 6v°)

Par la suite James ne parviendra pas à établir de bonnes relations avec la comtesse et dans sa lettre du 30 janvier, il annonce à Romme :

Depuis près d'un mois je me suis dispensé des visites journalieres à Mad^e la comtesse. Elle m'a témoigné qu'elles ne lui faisoient pas plaisir, et je n'ai pas cru devoir passer outre. C'est deux maisons dans une, mais ce qui vous paroitra étonnant c'est que je suis moins au fait de ce qui se passe dans la maison de Mad^e la comtesse, que les étrangers les plus indifferens, il est vrai que j'aime cette ignorance, et que je fais tout mon possible pour l'entretenir. (l. 13v°)

La tension dans la maison ne commencera à diminuer qu'au printemps 1782, après que l'impératrice aura autorisé les époux à vivre séparément (l. 17). Après un laborieux arrangement financier qui occupe près d'une année, la vie reprend progressivement son cours habituel et le comte peut enfin revenir à ses occupations favorites, l'art et les sciences, pour lesquelles il retrouve en James un fidèle compagnon. Voici ce que ce dernier écrit à Romme à ce propos dans sa lettre du 20 avril 1783 :

A tous egards je crois qu'il sera plus heureux qu'il ne l'étoit auparavant. Les arts et les sciences l'occupent entierement, il les aime et plus il les cultivera, plus elles l'attacheront. En verité ses gouts sont d'un philosophe et je ne trouve pas qu'on ait si grand tord de renoncer aux places quand on peut se suffire à soi-même ». Puis James ajoute que le comte n'est pas le seul à se passionner pour l'art et l'histoire naturelle, son élève et lui-même prennent des leçons de dessin et étudient la botanique en confectionnant un herbier. (l. 25v°)

Mais quel que soit le temps passé ensemble à des occupations communes, quelque amicales que puissent être leurs relations, le Français note, non sans étonnement, que la distance qui existe entre le comte et lui depuis le début reste la même :

Il est singulier que depuis près de deux ans que nous vivons ensemble et avec l'amitié que je crois qu'il a pour moi, nous ne soyons pas encore intimes et confians réciproquement. Il regne entre nous deux un ton de politesse et d'égards qui ressemble à celui que nous avons après 2 ou 3 mois de connoissance ; je ne pense pas que nous en restions là, le comte a trop d'esprit et de sensibilité et moi trop d'attachement pour lui. (I. 25)

Pourtant ce que nous savons d'Aleksej Razumovskij nous permet d'avancer que James n'avait pas lieu de se plaindre. En général, le comte n'entretient avec personne d'autre des relations aussi étroites et amicales. Selon un historien de la famille, « après la séparation d'avec sa femme, le comte s'éloigna du monde pour lequel il n'avait jamais montré d'inclination ; il ne rencontrait plus que rarement ses connaissances et même ses plus proches parents. Il ne voyait même pas tous les jours ses enfants et ses pupilles et ne communiquait avec la gouvernante suisse de ses filles, Mlle Calame, qui vivait sous son toit, que par écrit »²³.

Chose étrange, tant l'amitié du comte que l'hostilité de sa femme témoignent d'un même fait, à savoir du statut prestigieux du gouverneur dans cette famille. Pour ce qui est de Razumovskij, James est devenu la personne de sa maison qui lui est pratiquement la plus proche, un homme avec lequel il est prêt à passer des soirées entières à bavarder et à partager les mêmes occupations et ce, même lorsqu'il est malade, moment où l'on tente généralement de préserver ses forces morales en évitant le contact avec autrui. La comtesse, qui n'a pas su attirer James dans « son parti », estime possible de s'en offenser, démontrant par là même que l'attitude de ce dernier à son égard compte réellement pour elle. Elle reconnaît ainsi *de facto* qu'il est son égal, tout au moins sur le plan personnel ; en effet, on n'accorde pas tant d'importance à l'opinion de ceux que l'on considère comme vous étant notoirement inférieurs. Elle n'aurait pu se sentir concernée à ce point par le comportement de son coiffeur, de son écuyer ou de son tailleur, même s'ils avaient été français, c'est-à-dire libres, à la différence des domestiques russes. Le seul critère qui distingue James de ses compatriotes, c'est son niveau d'instruction, nettement plus élevé, et la nature de son emploi — intellectuel, car il ne peut faire état d'une origine noble. Mais c'est justement cette différence qui lui garantit chez les Razumovskij un statut incomparablement plus élevé que celui des autres domestiques, employés à satisfaire des besoins plus matériels.

Cette position d'un maître étranger dans la famille d'un noble russe est-elle typique, ou bien le cas de James est-il exceptionnel ? L'exemple de Romme, qui entretient des relations aussi étroites, aussi amicales avec le comte Stroganov que James avec Razumovskij, nous dit qu'un tel cas de figure n'est pas unique. Pour autant, ce

23. Aleksandr A. Vasil'čikov, *Semejstvo Razumovskih* [Les Razumovskij], SPb., 1880, t. 2, p. 40.

n'est pas la règle commune, et James comme Razumovskij en ont pleinement conscience. Dans la lettre du comte que nous citions plus haut, où ce dernier propose à James de résoudre le problème de ses appointements, il déclare en particulier :

J'espère que ma façon d'agir avec vous vous fait assez connoître la différence que je mets entre vous, et la plus grande partie des gouverneurs auxquels on confie l'éducation des jeunes gens de condition dans ce pays-cy. Je puis vous assurer que ma conduite en cela ne se dementira jamais. (l. 18v°)

Et dans sa lettre à Romme du 6 mars 1782, James qui explique pourquoi les gouverneurs font rarement preuve de sévérité à l'encontre de leurs élèves, note : « Notre état est trop peu considéré dans ce pays-ci (l. 16) ». Ainsi tant le comte que le gouverneur sont tentés de considérer la position relativement élevée de James chez les Razumovskij plutôt comme une exception — pas unique sans doute, mais malgré tout comme une exception à la règle commune.

L'éducation

Romme, on s'en souvient, n'est pas seulement l'ami de James, mais aussi son collègue, puisqu'il exerce également comme gouverneur. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que le thème de l'éducation occupe une place majeure dans leur correspondance.

James, il le répète souvent (l. 4, 7, 9), n'a au départ aucune expérience du travail pédagogique ; pourtant, selon Rousseau, cette expérience n'est pas indispensable :

On voudroit que le gouverneur eut déjà fait une éducation. C'est trop ; un même homme n'en peut faire qu'une : s'il en falloit deux pour réussir, de quel droit entreprendroit-on la première ? Avec plus d'expérience on sauroit mieux faire mais on ne le pourroit plus. Quiconque a rempli cet état une fois assés bien pour en sentir toutes les peines ne tente point de s'y rengager, et s'il l'a mal rempli la première fois, c'est un mauvais préjugé pour la seconde.²⁴

Ainsi, sous cet angle, James correspond parfaitement aux représentations de Rousseau concernant le professeur idéal. Mais dans la pratique l'absence de toute expérience du contact avec les enfants l'oblige plus d'une fois à s'interroger : quel comportement adopter dans tel ou tel cas pour rester en cohérence avec la théorie pédagogique ? James partage constamment ses doutes et ses découvertes avec son correspondant.

Le principal sujet de préoccupation du gouverneur est l'éducation de son élève, qui s'élabore dans leur commerce quotidien. Rousseau formule à ce propos les recommandations suivantes :

[...] contre l'opinion commune, le Gouverneur d'un enfant doit être jeune, et même aussi jeune que peut l'être un homme sage. Je voudrois qu'il fut lui-même

24. Rousseau, *op. cit.*, p. 101-102.

enfant, s'il étoit possible, qu'il put devenir le compagnon de son élève, et s'attirer sa confiance en partageant ses amusemens.²⁵

Il semble bien que James construise ses relations avec son élève en parfaite conformité avec ce conseil. Il devient réellement un compagnon pour cet enfant en le traitant comme son égal :

D'abord je n'ai pas cherché à le tromper sur ma dignité, il savoit à peu près ce que c'est qu'un gouverneur ; j'ai eu la bonne foi de le mettre encore mieux au fait, et de lui faire connoître ce que c'est avec autant d'exactitude que j'en aurois aussi, si j'avois eu à en [parler ?] à une personne de 30 ans. Ensuite je me suis mis si fort à sa portée que rien de ce qu'il fait ou dit, n'est trop enfant pour moi, et dans le fait nous avons plutôt l'air de deux enfans, que d'une personne raisonnable avec un bambin de 7 ans, enfin je lui donne dans son appartement pleine et entière liberté, déclare James à Romme (l. 15v°).

À la suite de Rousseau, il condamne le système traditionnel, fondé sur l'interdiction et la punition, système qu'appliquait la gouvernante qui l'a précédé. Lui, par principe, réprouve toute punition, et son influence sur son élève, née d'un attachement réciproque, lui permet réellement de s'en passer :

Jusqu'à présent, écrit James, je n'ai employé que des moyens très doux, comme je l'ai trouvé singulièrement sensible et susceptible d'attachement. Je me suis autant que j'ai pu identifié avec lui-même, j'ai du chagrin de ses fautes comme si je les avois [faites] moi-même ; je ne le punis pas, mais je suis triste, je lis dans mon livre, et je ne joue pas, on s'ennuie bientôt, on fait tout son possible pour me ramener, on me fait des promesses ; et ce qui me donne bonne espérance, c'est qu'elles ne sont pas vaines (l. 7).

Sans entrer dans le détail du travail pédagogique quotidien, bien qu'il lui soit accordé la plus grande place dans ces lettres, il nous faut souligner son caractère systématique. James élabore une stratégie fermement orientée en s'efforçant d'être en accord avec la théorie pédagogique de son temps. Il en a une approche créatrice, puisqu'il reste étranger à toute soumission aveugle aux autorités. Ainsi, réfléchissant sur les résultats de ses observations assidues de l'enfant, il met en doute la théorie de Locke, influente à l'époque, qui nie « les idées innées », y compris l'hérédité des qualités psychiques et des traits de caractère (l. 12). Romme qui n'est pas d'accord, démontre, comme on peut l'entendre à la réponse de son contradicteur, la justesse de la théorie de Locke. James ne se sent pas suffisamment sûr dans les problèmes théoriques pour continuer la polémique : il l'abandonne, en lançant tout de même en dernier lieu un argument que lui dicte le seul bon sens, mais qui n'en est pas moins convaincant :

Je ne tiens pas beaucoup aux idées innées. Je sens combien il est facile de les combattre, difficile de les établir, je ne vous ferai qu'une seule objection qui me

25. *Ibidem*, p. 101.

semble combattre votre façon de penser, après cela je me réunis à vous ; les animaux ont des idées, on leur en trouve souvent plus qu'ils n'ont pu en acquérir par leur expérience, cela s'appelle instinct, s'ils ne les tiennent pas de la naissance, d'où leur viennent-elles (l. 16v°).

Lorsque l'on compare cet intérêt de James pour l'éducation avec celui qu'il manifeste pour l'enseignement, on voit que ce dernier est nettement moins marqué, ce qui d'ailleurs n'est pas étonnant. Petja Razumovskij a sept ans en mars 1782 et, conformément à la théorie de Rousseau, il ne convient pas de débiter la formation systématique d'un enfant avant son douzième anniversaire. Aussi les premiers temps James n'enseigne à son élève que la lecture et l'écriture (l. 8), auxquelles viennent s'ajouter l'année suivante des cours de botanique appliquée et de dessin, comme on l'a vu plus haut. Une année passe encore, et il tente d'enseigner à son élève l'arithmétique, mais sans grand succès. C'est à ce moment que, sur les instances du comte, on commence à lui enseigner la danse et le violon (l. 29/29v°).

James n'a pas pu voir les résultats de ses efforts. En juin 1784 le processus habituel des cours est interrompu d'abord par un voyage dans l'Oural, puis par la maladie du maître et enfin par son départ pour la France. Mais le seul regret de James en quittant la Russie, c'est de n'avoir pu mener à son terme sa mission éducative :

Je ne sais pas encore par qui il me remplacera. Ce n'est pas sans quelques regrets que je quitte mon élève ; j'ai eu la patience de ne lui rien apprendre pendant 3 ans pour ne pas étouffer sa raison, j'ai renoncé à la petite gloriole de le faire briller dans sa jeunesse, au moment où il commence à profiter de mes soins, il faut que je l'abandonne. Pourvu qu'il trouve dans mon successeur un homme de bon sens, malheur s'il rencontre un pédant, on parlera beaucoup de ses progrès, et à vingt ans il n'aura pas le sens commun (l. 47).²⁶

Il est difficile de dire dans quelle mesure James se trouve avoir raison dans sa prédiction, mais par la suite son élève, pourtant placé dans des conditions favorables, ne put, visiblement du fait de circonstances personnelles, se distinguer dans aucune des activités qu'il dut assumer dans la vie. Étudiant à Göttingen de 1793 à 1795, il avait pourtant reçu une bonne formation, mais ni les sciences ni les arts ne l'attirèrent. Entré dans la carrière militaire, il parvint en six ans (1795-1801) au grade de major général, mais ne participa à aucune campagne. En 1801, il entra au service de la Cour, y fut nommé chambellan, mais ne se signala que par ses orgies et l'énormité de ses dettes. En 1806, son père obtint qu'il fût muté à Odessa en tant

26. Voir *ibidem*, p. 178, 180, 182. « Traitez-le donc selon son âge malgré les apparences et craignez d'épuiser ses forces pour les avoir voulu exercer. [...] L'apparente facilité d'apprendre est cause de la perte des enfants. On ne voit pas que cette facilité-même est la preuve qu'ils n'apprennent rien. Leur cerveau lisse et poli rend comme un miroir les objets qu'on lui présente ; mais rien ne reste, rien ne pénètre. L'enfant retient les mots, les idées se réfléchissent. [...] Les pédagogues qui nous étalent en grand appareil les instructions qu'ils donnent à leurs disciples sont payés pour tenir un autre langage : cependant on voit par leur propre conduite qu'ils pensent exactement comme moi ; car que leur apprennent-ils enfin ? Des mots, encore des mots, et toujours des mots. »

que fonctionnaire chargé de missions spéciales. Il y vécut jusqu'à sa mort, en 1835. Certes, il laissa derrière lui une riche bibliothèque, mais par la suite elle fut vendue aux enchères. La lignée des Razumovskij s'éteignit avec lui²⁷.

L'entourage de James

De temps à autre James se plaint dans ses lettres de la solitude (l. 6v°, 23). Pourtant il s'est formé autour de lui un petit cercle d'amis et de bonnes connaissances. Avec certains d'entre eux — ceux qui résident à Moscou — il a des relations assez suivies ; avec les autres qui, pour la plupart, vivent à Saint-Petersbourg, s'il ne les voit qu'à l'occasion, il est en correspondance régulière.

Au nombre des Pétersbourgeois il faut évidemment, avant tout autre, distinguer Romme. Si James ne semble pas l'avoir revu en Russie après le voyage qui le voit passer à Moscou en 1781, ils restent liés par des centres d'intérêt communs et diversifiés qui se reflètent dans une correspondance nourrie. Ils échangent sur la vie scientifique, littéraire et mondaine des informations qui leur viennent de leurs correspondants français, partagent leurs réflexions sur des questions de pédagogie tant pratique que théorique, discutent de problèmes d'histoire naturelle. On l'a dit plus haut, Romme aide James à acquérir des instruments nécessaires à ses expériences de chimie et ce dernier aussi tiendra par la suite un rôle d'intermédiaire lorsque Razumovskij, pour obliger Romme à son tour, décidera de l'aider à acquérir à l'étranger le four n° 4, un appareil indispensable, mais introuvable à Saint-Petersbourg (f. 13v°). Enfin des relations financières existent entre les deux amis et collègues : il est assez souvent question dans leur correspondance de problèmes d'argent.

James est encore en correspondance avec un de leurs amis communs, le peintre de Mailly (Demailly), qu'il ne voit que rarement. On sait qu'il y a alors en Russie deux peintres de ce nom : le miniaturiste Charles Jacques et l'émailleur Barnabé Augustin²⁸, à qui l'on doit le fameux écritoire de Tchesmé. Bien que James comme Romme nous aient laissé ignorer le prénom de « leur » Mailly, il paraît évident qu'il s'agit du second : dans le carnet d'adresses de Romme, il est précisé : « peintre sur émail »²⁹. De plus Barnabé Augustin nourrit pour la minéralogie³⁰ un

27. *Russkij biografičeskij slovar'*, op. cit., t. Pri-Rejs, p. 468-469.

28. Cf. Catalogue de l'exposition *La France et la Russie au siècle des Lumières*, P., 1986, n° 189 et 531.

29. MRM, carton 2, d. 38.

30. En 1794, Barnabé Augustin de Mailly fait don au peuple français de sa collection de minéraux rassemblée en Russie. Cf. S.Ja. Karp, « Perepiska Grimma s Veržennom — 1775-1777 » [Correspondance de Grimm avec Vergennes], in *Rusko-francuzskie kul'turnye svjazi v epohu Prosvěščenija : Materialy i issledovanija. Pamjati G.S. Kučerenco* [Les relations culturelles franco-russes à l'époque des Lumières : matériaux et études. Hommage à G.S. Kučerenco], M., 2001, p. 158.

puissant intérêt dont James fait souvent mention lorsqu'il retrace pour Romme les occupations de leur ami.

Mailly voyage beaucoup. James, qui le mentionne souvent dans ses lettres, demande à Romme de le saluer à Pétersbourg (l. 6v°, 10v°), ou encore lui annonce qu'il est à Moscou (l. 8v°, 23v°, 24). Tout au long de son séjour en Russie le peintre aura rassemblé une précieuse collection de minéraux dont Pavel Stroganov, l'élève de Romme, écrira de Paris à son père en 1789 : « Ici nous rencontrons souvent Monsieur de Mailli chez qui nous avons vu une partie des minerais qu'il a apportés de Russie ; leur valeur prouve qu'il est fin connoisseur et compte parmi ses amis, ceux qui possèdent les meilleurs gisements en Sibérie »³¹. Le comte Razumovskij avait su reconnaître les capacités de Mailly dans ce domaine bien plus tôt, juste après avoir fait sa connaissance, par l'entremise de James selon toute probabilité. Dans une lettre du 16/27 décembre 1781, ce dernier informe Romme que son employeur a racheté à Mailly des échantillons de minerais pour 150 roubles, somme assez considérable à l'époque. Mieux, Razumovskij a tellement apprécié la fréquentation du peintre qu'il lui offre le gîte et le couvert lors d'un prochain séjour à Moscou (l. 8v°). En 1784, Mailly sera du voyage que feront dans l'Oural Razumovskij et James (l. 41).

Parmi ceux que James a la possibilité de fréquenter en permanence, il convient de détacher au premier chef le médecin Bernard Laurens³² (Laurens dans les documents officiels, Laurent chez James) et sa femme. James leur devient assez proche, non sans quelques difficultés qu'il parviendra assez rapidement à surmonter. Voici le récit qu'il en fait à Romme :

Je serois presque reduit à une solitude continuelle si je n'avois pas trouvé M. Laurent chirurgien attaché depuis longtems au comte, mais sa compagnie m'a si fort indemnisé de ce qui me manquoit de ce côté-là que je ne desire pas de retourner à la ville [il est à Gorenki] ; c'est un François d'une probité delicate et d'un <illisible> naturel, il paroît se rejouir de mon arrivé autant je suis aise de l'avoir trouvé ici, sa femme s'occupe de l'education des enfans, elle est allemande et un peu susceptible ; pour avoir indiscretement dit, que les enfans avoient un petit accent, j'ai manqué m'en faire une ennemie irreconciliable, cependant depuis qu'elle a reconnu que mon intention n'est pas de la desobliger, elle est revenue sur mon compte, et nous vivons très bien ensemble (l. 6v°).

31. RGADA, f. 1278, op. 1, d. 348, l. 126. Voir aussi A. Tchoudinov, « Quatre lettres de Gilbert Romme et de Pavel Stroganov écrites de Paris en 1789-1790 », in G. Dulac, S. Karp, eds., *Les Archives de l'Est et la France des Lumières : Guide des archives et inédits*, Ferney-Voltaire : Centre international d'étude du XVIII^e siècle, 2007, t. 2. Inédits, p. 685.

32. La base de données du dictionnaire déjà mentionné *Les Français en Russie au XVIII^e siècle* fournit à son propos les indications suivantes : Laurens, Bernard, fils de Jean-Baptiste Laurens, maître chirurgien à Barège en Haute-Provence et de Marie-Françoise Colombé. Il était le frère de Joseph Laurens, chirurgien à Paris, et d'Augustin Laurens, chirurgien à Moscou en 1783. Chirurgien reçu au Collège impérial de médecine de Saint-Pétersbourg, il est attaché au comte Aleksej Razumovskij et demeurant chez lui à Moscou en juillet 1781. (MAE, Nantes. Acte de chancellerie du vice-consulat de Moscou-1782-1785). Informations communiquées par V.S. Rjéoutski.

On ne rencontre pas dans la correspondance de James le nom du plus jeune frère de Bernard Laurens, Augustin, médecin auprès du général feld-maréchal Kyrill Razumovskij ; pourtant on peut supposer qu'ils ont aussi de bonnes relations. D'ailleurs James est mentionné dans le contrat de mariage d'A. Laurens, conclu en 1783, avec « les amis du fiancé » au même titre qu'Alexandre Oraison, négociant, et Joseph-Rouillé (?) Bayle, ancien professeur de collège à Rennes et capitaine au service de la Pologne³³.

Le nom de Mademoiselle Antoinette Daudet revient aussi à plusieurs reprises sous la plume de James. C'est un personnage assez bien connu des biographes de Romme. Petite-fille de la célèbre actrice Adrienne Lecouvreur (1692-1730), qui fut aimée de Voltaire, Mademoiselle Daudet (c'est ainsi qu'en parlent les auteurs d'ouvrages historiques, sans jamais utiliser son prénom qu'ils ignorent de toute évidence) a grandi près de Strasbourg, dans la famille d'un receveur de l'armée. Cette famille, nombreuse, vivait pauvrement. En 1770, parvenue à sa majorité, la jeune fille demande à Voltaire de lui trouver une place de gouvernante en Russie. Celui-ci lui montre de la sympathie mais ne peut, ou ne veut pas l'aider. Seule, ou avec l'aide du comte Charles Augustin d'Argental qui s'était intéressé au sort de sa mère, et maintenant au sien, Mademoiselle Daudet obtient la place de demoiselle de compagnie auprès de la comtesse Stroganov et part pour la Russie avec la famille Stroganov en 1779. Le voyage effectué en commun la rapproche de Romme dont elle tombe amoureuse ; mais il leur faut bientôt se séparer, peu après leur arrivée à Saint-Petersbourg, quand la comtesse entame une liaison avec I.N. Rimskij-Korsakov, le favori de l'impératrice à qui il est imposé, sur ordre impérial, d'aller vivre à Moscou où la comtesse le suit. Son mari laisse à sa disposition sa maison de Moscou et son domaine de Bratcevo, situé à proximité. Sa dame de compagnie quitte Saint-Petersbourg avec elle. Les archives de Romme ont conservé de Mademoiselle Daudet quelques lettres qui débordent de la tristesse provoquée par l'éloignement de la patrie et la séparation d'avec l'homme qu'elle aime mais qui ne répond guère à ses sentiments. Elle trouve quelque consolation dans les œuvres de Voltaire, de Racine, du poète Edward Young et surtout de J.-J. Rousseau, son auteur préféré. Elle est également en correspondance avec d'Argental et le baron d'Holbach³⁴.

À en juger par ses lettres, James éprouve pour Mademoiselle Daudet les sentiments les plus affectueux, voire plus tendres que simplement amicaux, mais connaissant son amour pour Romme, il craint probablement même de se les avouer. Un jour, alors qu'il se prépare à quitter Gorenki pour lui rendre visite, la roue de sa voiture se brise ; pour ne pas manquer cette rencontre, il est prêt à gagner Moscou à pied quand les domestiques, non sans mal, l'en dissuadent : il ne sied point au gouverneur du comte Razumovskij de se rendre à pied où que ce soit (l. 6v°). Dans une autre lettre, il annonce qu'il a vu deux fois Mademoiselle Daudet la veille, tout en regrettant de ne pas pouvoir la voir plus souvent (l. 8v°). En janvier 1782, selon

33. *Ibidem*. Informations communiquées par V.S. Rjéoutski.

34. Galante Garrone, *op. cit.*, p. 120-126.

ses propres termes, il est à ce point pris par son travail qu'il n'a ni le temps ni le désir de rencontrer quiconque de ses proches, à une exception près, Mademoiselle Daudet, qu'il voit tous les deux ou trois jours (l. 10v°). Il se tourmente beaucoup en constatant que la jeune femme supporte si mal le climat moscovite, est si souvent malade. Cela le préoccupe tellement qu'à peine se sent-elle mieux, il rouvre la lettre prête pour l'expédition pour y ajouter la bonne nouvelle (l. 9). Cherchant à la rencontrer, mais n'ayant pas la possibilité de laisser son élève seul souvent, il lui rend visite avec ce dernier (l. 14v°). Quand la jeune femme quitte Moscou pour la France en mars 1782 (l. 16v°, 17)³⁵, il semble s'enfoncer durablement dans la mélancolie. En tout cas, après une lettre en mai, il va cesser d'écrire à Romme pendant dix mois (!), comme à ses parents d'ailleurs. Lorsqu'en mars 1783, il reprendra sa correspondance avec ce dernier, il ne souhaitera pas lui exposer les raisons de son silence prolongé (« pour que vous ne me jugiez pas pire que je ne suis »), mais quelques paragraphes plus bas, il ne peut s'empêcher d'écrire : « Je me suis souvent rappelé le départ de M^{elle} Daudet et toujours son souvenir m'a laissé de la tristesse en pensant que vous étiez privé d'une société intéressante (l. 23) ». En réalité, James n'a pas tant souffert pour son ami que pour lui. Ce n'est pas Romme, qui vit à Saint-Petersbourg, mais lui-même qui, le premier, avec le départ de la jeune femme, perd « une société intéressante ».

À Moscou, James devient un familier de Nicolas Beugnet (Bugnet) qui, comme lui, a exercé en France la profession d'avocat au Parlement — nous ignorons auprès de quel Parlement³⁶. Ce dernier semble être arrivé en Russie avant James et il a déjà, au moment de leur rapprochement, occupé le poste de gouverneur du fils du baron A.N. Stroganov. Lorsque Romme informe son ami, en mars 1783, que le baron est à nouveau à la recherche d'un gouverneur, James lui conseille de reprendre Beugnet :

Depuis environ deux mois M^r Beugnet est de retour à Moscou avec ses élèves, il me vient voir assez souvent, dans différentes conversations que j'ai eu avec lui, il ne m'a pas laissé ignorer qu'il était très attaché à M. le baron (...) : il regrette d'avoir été forcé de le quitter et il m'a assuré que si M^{de} la baronne l'avait laissé maître de l'éducation de son fils, il n'aurait jamais abandonné son élève. Je crois assez connaître son cœur sa façon de penser, pour pouvoir vous assurer que si M^r le baron lui promettoit que son épouse n'influerait en rien dans l'éducation de son fils, il ne renoncerait sur le champ à toutes les espérances qu'il a ici, et ne retournerait continuer son ancienne besogne (l. 24).

Si l'on se fie aux habituelles représentations de la situation humiliante dans laquelle étaient maintenus les précepteurs dans les familles nobles en Russie, il paraît quasi-

35. Elle est passée par Saint-Petersbourg avant de regagner sa patrie ; son séjour y est enregistré au consulat de France en avril 1782. Archives nationales. AE BI 989 f° 114, inv. des registres de chancellerie du consulat de Saint-Petersbourg. Informations communiquées par V.S. Rjéoutski.

36. Cf. MAE, Nantes. Actes de chancellerie du vice-consulat de Moscou 1782-1785. Informations communiquées par V.S. Rjéoutski.

ment invraisemblable qu'un gouverneur mette pour condition à son retour que les parents ne se mêlent en aucun cas de l'éducation de leur enfant ; et pourtant un maître hautement qualifié pouvait de toute évidence se le permettre. Beugnet, d'après le portrait que James fait de lui, entre dans cette catégorie :

C'est un des Français les plus estimables et les plus instruits de ce pays-ci, il m'a communiqué le commencement d'un ouvrage auquel il travaille depuis peu de tems, c'est un dictionnaire dont les principaux articles roulent sur les abus des gouvernements, j'y ai remarqué beaucoup de candeur d'ame, de la chaleur, une justesse de raisonnement et un grand amour de l'humanité. Plus je le connois, plus je sens la perte qu'a faite M^r le baron, perte qu'il reparera difficilement (l. 25v°).

Un an plus tard, James écrira : « J'ai beaucoup de confiance en Bugnet, il est raisonnable, instruit, prudent (l. 39v°) ». D'ailleurs, il décidera de ne pas s'en séparer même lors de son retour en France.

Ils inviteront aussi à se joindre à eux Aurelio Drago avec lequel ils se sont liés d'amitié à Moscou. Dans sa lettre du 17 mars 1785, James nous le dépeint ainsi :

Drago est un noble de Verrona qui n'a aucun des defauts attachés à la noblesse ; il ne s'est pas marié pour laisser son bien à son frere qui a des enfans. Il est venu en Russie avec le comte de Parme esperant pouvoir y travailler utilement pour son frere, il a demeuré 7 ans avec Tomson en Ukraine sans autre titre que celui de l'amitié, le comte l'a mandé pour lui confier le detail de sa maison, depuis deux ans il est avec nous mais voyant qu'il n'y avoit rien de bon à faire ici, degouté de la Russie ; il étoit resolu de retourner en Italie, lorsque je l'ai decidé à se fixer avec nous. Son caractere est doux, égal ; son cœur sensible. Il a une si grande perspicacité et tant de justesse dans le raisonnement, que sans avoir beaucoup de connoissances, il se trouve au niveau de ceux qui en ont le plus ; il a passe une partie de sa vie à la campagne, il connoit très bien l'agriculture pour laquelle il a beaucoup de gout (l. 46v°).

On compte encore au nombre des connaissances moscovites de James un gouverneur de la maison de la princesse Šahovskaja, le Français Mesnil. C'est leur intérêt commun pour l'aérostation qui les rapproche. Après la réussite des frères Montgolfier, la fièvre aérostatique s'empare non seulement de la France, mais aussi des deux capitales russes. Il est intéressant de noter que ce sont justement les gouverneurs venus de France qui prennent souvent l'initiative d'expériences similaires en Russie. Romme, par exemple, en projette une à Saint-Pétersbourg³⁷. James non plus ne reste pas étranger à cet enthousiasme : en avril 1784, avec le comte Razumovskij et en présence de deux ou trois personnes, notamment de Mailly, il lance un ballon de dimensions modestes (l. 38). Mais ce sont les ascensions en public de ballons sans aérostatiens organisées par Mesnil en février-mars 1784 qui ont le plus de succès à Moscou. James considère Mesnil comme quelqu'un d'assez cultivé : « il est instruit

37. Faujas de Saint-Fond, *Description des expériences de la machine aérostatique de MM. De Montgolfier, et de celles auxquelles cette découverte a donné lieu*, P., 1783, p. 281-283.

dans les mathématiques. Il passe pour fort adroit, et je lui ai toujours cru une bonne judiciaire (l. 30) ». Néanmoins James émet quelques réserves en ce qui concerne ses connaissances en physique et en chimie (l. 31). L'histoire des expériences aérostatiques de Mesnil mériterait à elle seule une étude, aussi me bornerai-je ici à faire remarquer qu'il les entoure d'une grande pompe, les faisant en présence de toute la bonne société moscovite, y compris le gouverneur militaire de la ville. Les moyens financiers proviennent d'une souscription spécialement organisée à cet effet auprès de la noblesse (l. 32v°-34), ce qui témoigne du sérieux attaché à l'expérience elle-même mais aussi à son organisateur. Je soulignerai la remarque de James qui définit parfaitement les relations qui régnaient au sein de cette petite société de Français cultivés : « Les honnêtes Français se sont intéressés à cette expérience, comme à une affaire nationale, et ont été charmés du succès (l. 34v°) ».

Enfin, pour clore l'énumération des amis moscovites de James qui nous sont connus, je citerai la gouvernante de la fille de la princesse Šahovskaja, Mademoiselle Elisabeth Adélaïde de Mathis qui deviendra bientôt sa femme. Leur contrat de mariage dit qu'elle est la fille de Basile Benoît Mathis, sculpteur auprès du feu roi de Pologne, et de Marie-Jeanne Guibal. Sa dot se monte à 6 000 livres, soit 1 500 roubles, dont 1 000 seront versés au comptant et 500 plus tard.³⁸

Le cercle des familiers de notre héros apparaît donc comme nettement délimité sur le plan national comme sur le plan social. Ainsi on n'y trouve que des étrangers. Ce sont principalement des compatriotes, à l'exception d'une Allemande, Madame Laurens, et d'un Italien, Drago. Ils exercent une profession intellectuelle et jouissent d'un statut social assez élevé. Rappelons que ce statut est défini non par la naissance, mais précisément par le haut niveau de culture. De ce point de vue, la façon dont James définit Drago est éloquente : il paraît s'excuser de ces caractéristiques de l'Italien — son origine noble, sa culture limitée — qui en font un intrus au milieu de ses amis. De toute évidence l'un et l'autre traits sont tenus dans ce milieu pour de véritables tares.

Le départ

On ne peut que faire des conjectures sur ce qu'aurait été le déroulement de la carrière pédagogique de James si Sa Majesté le Hasard ne s'en était mêlée. À en juger par le réel plaisir que le Français prend à son travail, à son projet parfaitement sérieux de mener à bien sa mission d'éducateur, il eût été fort possible qu'il menât son élève jusqu'à sa majorité, comme le conseille Rousseau. Mais en avril 1784, il lui prend la fantaisie de se marier :

Je suis attaché à M^{lle} Mathis, écrit-il à Romme, nièce des dem^{lles} Guibal. C'est une jeune personne de 22 ans qui reunit un bon caractère à une grande sensibilité,

38. MAE, Nantes. Actes de chancellerie du vice-consulat de Moscou 1782-1785. Information communiquée par V.S. Rjéoutski.

mon éloge pourroit vous être suspect, elle doit être connue à Petersbourg ; le public n'a qu'une voix sur son compte, c'est pour en dire le plus grand bien, elle a des qualités si intéressantes, qu'il est difficile de ne pas s'y attacher, je l'aime, j'en suis aimé, ce mariage est agréable à ma famille, il est sortable à toutes sortes d'égards, pourquoi ne le ferois-je pas ? (l. 36v°).

L'obstacle surgit là où on ne l'attendait pas. James est à ce point persuadé de son droit à disposer de son propre destin qu'il ne pense pas à informer Razumovskij de ses intentions. Considérant que le mariage est une affaire strictement privée, il se prépare à continuer de travailler comme devant dans la maison du comte. Mais lorsque ce dernier apprend, qui plus est par des tiers chez le gouverneur de la ville, les projets matrimoniaux du gouverneur de son fils, il les juge inacceptables. « Le comte prétend, se plaint notre héros à Romme, que cela n'est pas possible, que les affections ne se partagent pas, et que les soins que l'on donne à sa femme nuisent à ceux que l'on doit à son élève (l. 36) ».

La pression est si forte que James, désemparé sans doute par ce coup inattendu, fait une promesse, « bêtement », comme il le dira par la suite, celle de ne plus voir son aimée tant que Romme, choisi comme médiateur par les deux parties, n'aura pas donné son avis sur la situation conflictuelle qui s'est créée. Néanmoins, après de brèves hésitations et réflexions, James fixera définitivement son choix en toute indépendance, mais à l'encontre des conseils de Romme qui tente de le détourner d'un mariage « précipité ». Bien plus, James décide non seulement de se marier, mais de quitter la Russie :

Suis-je un moine, un eunuque ou un sot, faut-il que tous les sacrifices soient d'un côté ? Si l'état de gouverneur m'empêche de remplir un vœu de la nature, alors c'est un esclavage, un engagement qui me deshonne et me repugne. Tous les sacrifices que je fais en restant dans ce pays me sont revenus à l'esprit, tous les désagréments du climat, de la société, de la dépendance, se sont présentés à mes yeux plus vivement que jamais, j'ai pris la résolution de retourner en France (17 avril 1784, l. 40).

Razumovskij fait marche arrière. « Il aimait mieux m'avoir marié que de me perdre », fait remarquer James. Mais le sort en est jeté, et James campe sur ses positions. C'est à ce moment-là qu'expliquant à Romme les raisons de son choix, il écrit à propos du sort des maîtres étrangers en Russie les paroles amères qui ouvrent notre article.

Cependant le départ n'aura lieu qu'un an plus tard. James est encore soumis à des obligations qu'il se doit de respecter. Avant de faire un choix définitif, il avait promis au comte de l'accompagner dans son voyage « en Sibérie » et n'avait pu revenir sur la parole donnée. Le voyage, auquel prennent part Razumovskij lui-même, le comte Apraksin, James et son élève ainsi que Mailly, dure jusqu'à l'automne 1784. En réalité, nos voyageurs ne dépassent pas Ufa, mais très souvent à l'époque les Français considèrent pratiquement toutes les terres situées à l'est de la Volga comme « la Sibérie ». La description de ce qu'il a vu, insérée par James dans sa dernière lettre à Romme, abonde en observations géographiques et ethnographiques fort intéressantes, mais sans rapport direct avec notre étude.

De retour à Moscou à la fin octobre 1784, James épouse quinze jours plus tard, le 10 novembre, Mademoiselle Mathis. Ses témoins, comme il ressort du contrat de mariage, sont Bernard Laurens et Aurelio Drago. « Beaucoup de personnes sont venues à ma noce, annonce-t-il à Romme, le comte Alexis a été du nombre, en cela il a augmenté la reconnaissance que je lui dois et la bonne opinion que j'ai toujours eu de lui (l. 45) ». Apparemment toutes les rancœurs sont oubliées, mais le 1^{er} décembre, après trois semaines de lune de miel, James tombe très gravement malade et reste alité pendant plusieurs semaines. Par moments son entourage le croit perdu. La rumeur de sa mort se répand à Moscou, tandis que sa jeune épouse, le docteur Laurens, Beugnet et Drago le veillent à tour de rôle. James ne se relèvera qu'en janvier.

Sa dernière lettre à Romme, datée du 17 mars 1785, annonce que les préparatifs de son départ avec sa femme sont engagés. James, Bugnet et Drago ont résolu de ne pas se séparer à leur retour en France. Ayant rassemblé toutes leurs économies qui se montent à 32 000 livres, ils ont décidé d'acquérir dans le Bas-Languedoc un terrain dont ils vendront les productions. Cette petite colonie devait compter dix personnes : Drago, Beugnet, sa femme et leurs trois enfants, James, sa femme et l'enfant qu'ils attendaient, ainsi que Mademoiselle Guibal, la tante de l'épouse de James qui avait servi de mère à cette dernière. Lorsque James écrit à Romme, Drago et Beugnet ont quitté la Russie depuis trois semaines pour trouver et acheter un terrain convenable. Lui-même se prépare à les suivre. La correspondance entre James et Romme s'arrête à ce moment.

La dernière information dont nous disposons, c'est l'annonce de son prochain départ publiée trois fois, comme c'était alors l'usage, dans les *Moskovskie vedomosti*. On peut y lire, dans les numéros des 23, 26 et 30 avril 1785, à la rubrique « Sur le départ » : « Pierre James et sa femme [...] habitant [...] dans la demeure du comte Kyrill Grigorevič Razumovskij rue Mohovaja ».

*

Qu'est-il advenu par la suite de Pierre James ? A-t-il pu rejoindre sa patrie et fonder avec ses amis la colonie projetée ? A-t-il vécu jusqu'à la Révolution ? Lui a-t-il survécu ? Hélas, nous n'en savons rien. Si Romme, après son retour en France, est resté en relation avec leurs amis communs, Lerminat et Mailly, nous n'avons pu trouver dans ses papiers la moindre allusion à notre personnage. Peut-être les archives françaises non encore étudiées, en particulier celles du Languedoc, pourraient-elles nous renseigner.

Ainsi les lettres de James n'éclairent-elles qu'un bref moment de sa vie dont le début et la fin nous restent cachés dans les brumes du passé. Pourtant l'étude attentive de cette période offre un tableau étonnamment intéressant et quelque peu inattendu de l'activité des gouverneurs français en Russie. James et les autres étrangers qui faisaient partie de son cercle étaient des hommes cultivés dans bien des domaines. Les qualités intellectuelles dont ils faisaient preuve dans l'accomplissement de leur mission suscitaient le respect chez les aristocrates russes les plus

cultivés et leur garantissaient un statut social relativement élevé. Leur communauté informelle, dont l'appartenance relevait de critères à la fois nationaux et professionnels, avait son propre système de valeurs, la principale étant constituée par les connaissances scientifiques. Ses membres entretenaient des relations diversifiées, à la fois d'ordre personnel (solidarité, amitié, amour), professionnel, scientifique et matériel. Restée en relation permanente avec des cercles éclairés en France, cette communauté contribuait activement à la pénétration et à la diffusion en Russie des acquis les plus récents de la science et de la culture européennes.

Comme nous pouvons le constater, cela n'a rien de commun avec les portraits caricaturaux des Vral'man et Beaupré si courants dans notre littérature. Nous nous abstenons pourtant de toute généralisation hâtive. En fin de compte nous n'avons examiné que le cas d'étrangers entrés au service de familles de la plus haute aristocratie russe et qui formaient une sorte d'élite des gouverneurs. Cela d'autant plus que James, tout comme Razumovskij d'ailleurs, considéraient eux-mêmes cette situation plutôt comme une exception que comme la règle. De nouvelles recherches sont nécessaires pour savoir comment les choses se passaient dans les familles de la petite noblesse. Il est bien possible qu'elles déboucheraient sur un tableau plus conforme à celui qu'offrent nos classiques. Cependant cette étude micro-historique démontre que, de toute façon, la réalité était beaucoup plus complexe et plus riche que ne le disent les stéréotypes répandus dans notre littérature.

(Traduit du russe par Hélène Rol-Tanguy)³⁹

*Institut d'histoire universelle, Académie des sciences de Russie
Centre d'études du XVIII^e siècle*

tchoudin@mail.ru

39. Que Roberte Berton-Hogge soit ici remerciée pour sa relecture attentive.